

Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse

Processes of Individualisation and Forms of Socialisation Among Youth

Procesos de singularización y formas de socialización de la juventud

Sébastien SCHEHR

Numéro 43, printemps 2000

Voir les jeunes autrement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005234ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005234ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

SCHEHR, S. (2000). Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse. *Lien social et Politiques*, (43), 49–58. <https://doi.org/10.7202/005234ar>

Résumé de l'article

En s'appuyant sur l'individualisation croissante des carrières de vie, il s'agit dans le présent article de poser la question de la dissolution de la jeunesse ou des jeunes en tant que catégories unifiées d'expériences, relevant d'un processus identique de socialisation. Le constat d'une différenciation des attitudes et des comportements juvéniles serait à comprendre comme tendance à la différenciation « absolue », c'est-à-dire comme singularisation des trajectoires et des biographies, ce processus venant se juxtaposer aux effets d'âge, de classe, de culture et de sexe. Il apparaît ainsi que, pour nombre de jeunes, il n'y a plus de centre unique de l'expérience, de fil conducteur biographique en garantissant la cohésion et le sens. Dans cette perspective — et à la lumière de certains modes d'être et d'agir — il n'y aurait plus une jeunesse (homogène) ni des jeunes (sous-groupes hétérogènes), mais des jeunes (irréductibles).

Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse

Sébastien Schehr

L'aporie classique concernant l'appréhension de la jeunesse pourrait schématiquement se résumer à la question suivante : faut-il parler d'une ou des jeunesse(s) ? Ce dilemme connu donne lieu à deux grands types d'approches dont on peut caractériser ainsi les démarches respectives : pour certains, il s'agira d'insister sur les plus petits dénominateurs communs à ce qui apparaît alors comme « la » jeunesse ; pour d'autres, il s'agira au contraire de se focaliser sur les différences et les irréductibilités entre « les » jeunes, ce qui revient dès lors à dénier au terme « jeunesse » employé au singulier son pouvoir de traduire une quel-

conque réalité sociale effective. Présentée ainsi, cette dichotomie paraît caricaturale, laissant entendre une différence nette et tranchée entre les approches. En effet, celle-ci se révèle dans le détail moins simple qu'il n'y semble : d'une part, tous les chercheurs font une place dans leurs réflexions tant aux facteurs discriminants (permettant de différencier des jeunes) qu'aux éléments cristallisants (points communs entre les jeunes) ; d'autre part, quelle que soit l'option privilégiée, ces approches n'apportent pas au final d'éléments déterminants qui permettraient de dépasser l'aporie initiale. Par exemple, selon la première option, il s'agira de chercher à délimiter des modes d'être et d'agir fédérateurs, rendant compte de cette catégorie sociale (la jeu-

nesse comme effet d'âge, délimitant un statut). La question du passage de ce statut à un autre, des modalités d'entrée dans la vie, fait alors office de révélateur ou de clef pour accéder aux spécificités du fait juvénile. Mais ce type de démarche débouche sur un constat majeur, celui de l'individualisation des attitudes, des comportements juvéniles et de l'effacement des bornes-frontières délimitant « la » jeunesse en tant que groupe spécifique (l'établissement familial et l'insertion professionnelle deviennent problématiques) (Galland, 1996). Selon la deuxième option, l'insistance sur les lignes de partage et les clivages entre les jeunes permettrait de mettre en évidence des mondes relativement clos, des communautés juxtaposées et distinctes (des jeunes). Mais ces diffé-

rences ne prennent sens — et ne se constituent — qu'au regard des relations qu'entretiennent bel et bien ces mondes sociaux différenciés. Les jeunesse sont alors appréhendées comme mues par des logiques d'identification et de distinction (Mauger, 1994). Pour les tenants de cette option, l'attention portera alors principalement sur les conditions de reproduction des habitus et des héritages de toute sorte propres à ces jeunesse, ce qui implique de s'intéresser aux marqueurs frontières délimitant et différenciant celles-ci. Or, un des apports conséquents de ces recherches est de constater l'affaiblissement de ces marqueurs, ou du moins leur déplacement, voire dans certaines circonstances leur disparition pure et simple (Mauger, 1994), ce qui non seulement pose la question de l'existence même de critères stables et univoques de différenciation entre les jeunesse, mais aussi interroge — sans fournir de réponse — les fondements de la variabilité : est-ce une question d'époque, de mode, d'appartenance sociale, de singularisation ?

Ne serait-il pas possible d'éclairer quelque peu ce dilemme en s'appuyant d'une manière plus conséquente sur un fait sociologique souligné par les chercheurs, à savoir l'individualisation croissante des carrières de vie propre aux sociétés contemporaine ? Ainsi, au regard de l'éclatement irréver-

sible de la société en sous-systèmes fonctionnels et interactions, mais aussi en raison des possibilités offertes par le contexte urbain en termes de rôles et d'affiliations, c'est bien de la thèse d'une dissolution de « la » jeunesse et des jeunesse qu'il sera ici question. Cette thèse n'est pas nouvelle : Lapeyronnie évoque cette thématique dans un article de 1994, en la circonscrivant essentiellement aux sociabilités ; dès 1993, Zoll parle quant à lui d'un « nouvel individualisme » à propos des jeunes, sans articuler cette proposition aux conséquences de la différenciation sociale. Toutefois, il me semble que ce thème n'a pas fait l'objet d'un développement systématique permettant tout à la fois d'articuler cette dissolution à l'éclatement des sphères de vie (des cercles sociaux) et d'en saisir les nombreuses conséquences pour les modes d'être et d'agir des jeunes. Selon ce point de vue, le constat d'une différenciation des attitudes et des comportements juvéniles serait donc à comprendre comme tendance à la différenciation « absolue », c'est-à-dire comme singularisation des trajectoires et des biographies, ce processus venant en quelque sorte se juxtaposer aux effets d'âge, de classe, de culture et de sexe. Autrement dit, cela revient à poser la question de l'influence de l'individualisation sur les rapports sociaux avec lesquels les jeunes composent au quotidien. Certes, on objectera avec raison que, si individualisation il y a, elle ne saurait être tenue pour spécifique et propre aux jeunes. Cependant, et c'est ce que je tenterai d'illustrer, il me semble que ceux-ci — et je vise ici les générations nées dans l'après-68 — sont confrontés d'une manière plus profonde et plus brutale que leurs aînés dans leur socialisation à l'érosion de certains points de repère ou de référence stables : pensons par

exemple aux mutations touchant la sphère du travail ou à celles affectant la forme familiale. Cette érosion, qui peut être en partie imputée à l'individualisation elle-même, renforce en retour ce processus de singularisation : comme je tenterai de le défendre, il apparaît que pour nombre de jeunes, il n'y a plus de centre unique de l'expérience, susceptible de faire office de fil conducteur biographique et de garantir la cohésion et le sens de ce qui est vécu. Les jeunes sont ainsi obligés de composer, de créer, d'inventer — souvent dans la difficulté — de nouvelles formes de vie et manières d'être au monde. Pour ne citer qu'un exemple, qui oserait dire aujourd'hui qu'une vie se confond encore strictement — sur le plan de l'identité sociale, des sociabilités, de la temporalité ou de l'éthique — avec une vie de travail ?

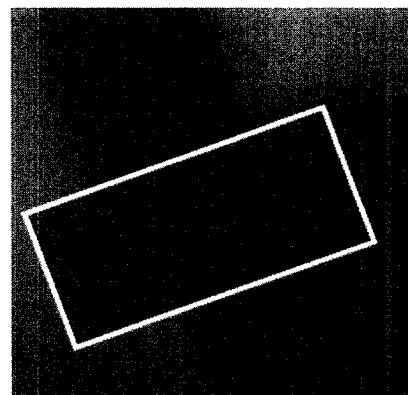
Cette dissolution de la catégorie jeunesse pourrait d'ailleurs tout aussi bien se comprendre comme une dilution : en ce sens, il n'y aurait plus « une » jeunesse (homogène) ni des jeunesse (sous-groupes hétérogènes), mais des jeunes (irréductibles). Cette tendance à l'individualisation pourrait nous permettre non seulement de comprendre nombre de comportements actuels que nous imputons par typification aux « jeunes » en général, mais aussi et surtout d'éclairer le fait qu'à certains moments ce sont les effets d'âge, de sexe ou de classe qui semblent déterminants quant aux attitudes et aux pratiques, alors qu'à d'autres (et apparemment de plus en plus) ils semblent bien inopérants. On pourra ainsi se demander si les modes de catégorisation utilisés dès que l'on aborde la question juvénile sont encore véritablement pertinents, et si oui dans quelles conditions.

Refus des assignations et construction identitaire

Illustrons ce propos par des recherches sur le rapport au travail, qui soulignent avec force une attitude présentée comme commune à de nombreux jeunes : ceux-ci refuseraient désormais de se définir — ou de se laisser définir (dans l'interaction avec le sociologue) — par l'intermédiaire des catégories sociales. Cette distanciation peut même aller jusqu'à leur négation pure et simple (Bajoit et Franssen, 1995; Cingolani, 1994). Les catégories sociales seraient ainsi ressenties comme extérieures, et rejetées comme des barrières artificielles à la communication et à la relation authentique avec l'autre. L'assignation à une condition — qu'elle soit sociale, culturelle, professionnelle ou sexuelle — serait ainsi vécue comme une clôture statutaire portant en elle une permanence mortifère, entravant tout ce qui serait de l'ordre d'une liberté ou d'une autonomie présente ou à venir (Bajoit et Franssen, 1995; Zoll, 1993; Roulleau-Berger, 1991; Schehr, 1999). Par exemple, la recherche de Zoll sur les jeunes salariés allemands met en évidence la méfiance dont ceux-ci font preuve à l'égard des rôles professionnels. Cette méfiance se traduirait notamment dans les craintes exprimées quant à l'idée de « faire carrière » au sein d'une entreprise et de se voir du même coup réduire toute marge de manœuvre identitaire et déterminer par avance un avenir préconfiguré. Cet écart au rôle, ces tentatives petites ou grandes de s'extraire du carcan de l'identité sociale semblent d'ailleurs transversales au « milieu » que le sociologue étudie et à la forme de catégorisation qui y a cours, qu'il s'agisse de l'entreprise, des loisirs, des mondes de l'art ou, pour ce qui me concerne, de l'univers du chômage et de la précarité. Ainsi, Kergoat a utilisé avec profit

la notion « d'extranéité » pour caractériser la position particulière des OS femmes dans l'entreprise, qui refusent de s'identifier à un collectif de femmes aussi bien que de travailleuses (Erbès-Seguin, 1988). De même, les jeunes précaires décrits par Cingolani (1986) ou certains jeunes artistes qu'a suivis Roulleau-Berger (1991) semblent vivre le travail salarié sur le mode de la schize intérieure, voire de la fausse présence, mais rarement de l'identification : ils ont « la tête ailleurs » tout en sachant très bien pourquoi ils sont « là ». Dans l'univers du chômage et de la précarité, j'ai souligné que cette attitude se traduisait par le refus non seulement de l'identité de chômeur mais plus largement de toute tentative allogène visant à rendre compte — une fois pour toutes — de ce qu'ils font et de ce qu'ils sont (Schehr, 1999). Cela ne facilite d'ailleurs ni le travail du sociologue, ni, comme le montre Demazière (1992), celui des personnes — travailleurs sociaux, fonctionnaires ou autres — chargées du « traitement » ou au contact de ces populations.

Du côté des jeunes, il s'agirait donc sans cesse d'affirmer que l'on est ailleurs, et cela non seulement vis-à-vis des catégories sociales utilisées habituellement pour qualifier autrui, mais aussi plus généralement vis-à-vis des modèles parentaux et sociétaux concernant les valeurs et les modes de vie (Galland, 1991). Du reste, cette distanciation se doublerait d'une dimension réflexive, l'identité pour soi et ce qui serait susceptible de la constituer, n'échappant pas à ce mode d'être. Ainsi en est-il des activités ou des passions qui occupent pourtant une grande part de leur temps, voire constituent dans certains cas le centre de gravité de leurs modes de vie : « lorsque dans un groupe, un jeune semble s'identifier à sa fonction professionnelle ou à une quelque autre définition de



lui, il tend à apparaître comme antipathique » aux yeux de son groupe de pairs, nous disent par exemple Bajoit et Franssen. L'embarras des sociologues se traduit alors dans les métaphores utilisées pour tenter de les appréhender : certains parlent d'êtres du « décalage » (Cingolani), d'autres de « nomades » (Roulleau-Berger, Maffesoli, Schehr), d'autres encore mobilisent les figures de la dissidence (Virno). Nous pourrions également — et il faudra peut-être y revenir — nous appuyer fructueusement sur ces figures historiques que sont le *marginal man* de R. E. Park ou le *hobo* de N. Anderson.

Ces attitudes éclairent-elles d'une manière ou d'une autre notre dilemme initial ? Peut-être faut-il sur ce point s'intéresser de plus près à la façon dont se construit désormais l'identité sociale en ne perdant pas de vue que les types identitaires en gestation dépendent étroitement des formes de socialisation et de la façon dont celles-ci s'articulent. Ainsi, si nous prenons acte de l'idée de société comprise comme société différenciée, comme société polycontextuelle (Lahire, 1998), et donc de la prolifération des cercles sociaux, il n'est pas possible de ne pas s'interroger sur les façons dont les jeunes gèrent au quotidien leurs appartenances multiples. Nombre de recherches

commencent sur ce point à prendre la mesure des changements en cours, les jeunes étant, semble-t-il, les premiers touchés par ces bouleversements (il y aurait donc dans cette perspective quelque chose de l'ordre d'une rupture « générationnelle » d'un type nouveau). C'est ainsi que cette attitude d'écart au rôle, de distanciation et de décalage laisse percevoir des modes de vie caractérisés par l'acculturation, nous renvoyant à distance la figure démultipliée du *marginal man*, « individu qui se trouve aux marges de deux cultures et qui n'est pleinement adapté à aucune » (Park, 1952). D'après Bajoit et Franssen, ces manières d'être seraient le fruit d'une tension, d'un clivage et d'une oscillation entre un modèle culturel et sociétal basé sur l'éthique du travail et la raison sociale — désormais impraticable ou indésirable — et de nouveaux modèles non encore légitimés — et donc difficilement praticables — basés sur le sujet et ce qu'ils appellent l'auto-réalisation autonome (Bajoit et Franssen, 1995). Pour le dire autrement, les jeunes seraient désormais pris dans des formes paradoxales, contradictoires et multiples de socialisation. Reprenant à leur compte la thèse d'Habermas sur l'antagonisme entre « système » et « monde vécu », les deux auteurs mettent en avant l'hypothèse d'une dissocia-

tion croissante entre logique personnelle et logique sociale chez les jeunes, le sujet « jeune » se définissant dorénavant par la volonté de ne pas être réduit aux logiques instrumentales du marché ni à celle de l'organisation sociale et aux rôles qu'elle impose (*ibid.* : 243; Lapeyronnie, 1994). Nous serions donc confrontés dans les processus de construction identitaire non seulement à une « mobilité mentale » mais plus encore à un flou volontaire entretenu par le jeu des affiliations multiples, le refus de la conformité sociale et du classement (Roulleau-Berger, 1991). L'on peut également tenir cette acculturation comme une des conséquences de la différenciation sociale, comme une attitude commune à de nombreux individus pris synchroniquement dans des matrices de rôles : le fait de pouvoir occuper des positions tout à fait différentes hiérarchiquement dans chaque cercle social et, surtout, que ces implications synchroniques puissent être contradictoires (participation à des mondes sociaux ayant des intérêts opposés, des valeurs et modes de rationalité différents) ne fait que renforcer la tendance à l'individualisation et à la singularisation des attitudes et des expériences. Il en résulte à la fois des conflits (notamment « intérieurs ») et des oscillations entre ces mondes, mais aussi un enrichissement considérable de la vie sociale (Simmel, 1981¹).

Cette attitude de refus des assignations peut être mise en rapport avec la nécessité pour les jeunes de « gérer » au quotidien leur affiliation et leur participation à des mondes sociaux différenciés : les écarts de discours, de pratiques ou de justifications que celles-ci supposent ne permettent plus l'enfermement et le repli identitaire (ce en quoi nous pouvons dire avec Duclos [1993] que ces écarts sont des « fondateurs » de civilité) mais favorisent au contraire le jeu permanent de la distance et de la

proximité, ce qui ne va pas sans poser du même coup la question de l'appartenance et de l'agir que cette mentalité implique. L'appartenance ne s'exprimerait-elle pas désormais dans la défection et l'exode ? Défection vis-à-vis des règles dominantes et des identités pérennes, exode vers des lieux coutumiers donnant corps à l'appartenance et qu'il s'agirait de construire par ses propres pratiques et activités (Virno, 1991). N'est-ce pas là le sens profond de ces attitudes de fuite et de désertion dont certains jeunes font preuve, préférant l'exil aux formes institutionnelles de rencontres (Schehr, 2000), de loisirs, de sociabilité ou de participation sociale et politique ? Les efforts déployés notamment en termes de travail social ou d'animation en seraient autant d'indices : il s'agit d'entretenir l'illusion que « la » jeunesse ou « les » jeunes sont encore « là », situables spatialement et socialement, et donc toujours aussi potentiellement mobilisables. Leur « sentiment » d'appartenance ne pourrait donc plus s'appuyer sur la force de l'habitude ou de la tradition : dans l'exode et la défection, l'appartenance ne peut être qu'un résultat éventuel, à construire au gré des rencontres et des possibilités d'affiliation, non un point de départ ou une base constitutive des modes de vie (Virno, 1991). Il s'agit donc de repenser l'articulation entre complexité sociale et construction identitaire, ce qui nous oblige à la fois à prendre en compte l'ensemble des mondes sociaux investis par les jeunes et à leur accorder initiative et marge de manœuvre quant à l'élaboration des identités sociales (voir à ce sujet les travaux de Roulleau-Berger). Force est alors de constater que c'est bien la fiction d'un moi unique qui explose et se fragmente face à la multiplication des cercles sociaux (Zoll, 1993). Aux yeux des jeunes,



ces ensembles sociaux pourraient potentiellement — je reste prudent, car peu de travaux ont exploré ces pistes — servir tout à la fois d'instance de légitimation des identités, de base sociale permettant l'ancrage d'un sentiment d'appartenance et d'assise au regard éloigné et au décentrement critique vis-à-vis des autres rôles sociaux. Des recherches italiennes insistent ainsi sur le fait que les jeunes tendraient à réduire l'incertitude quant à leur avenir « en termes d'ouverture sur des possibilités illimitées » dans un contexte social marqué par la dissolution des points fixes et stables de référence : « l'identité serait ainsi un puzzle dont les éléments seraient successivement essayés et combinés et où la signification apparaîtrait plus comme le résultat temporaire d'une activité expérimentale que comme un plan clairement défini dès l'origine » (cité par Lagrée et Lew Fai, 1989 : 104). Nous ne sommes pas très loin de « l'effet de composition » cher à Maffesoli (1994).

Cette construction identitaire pour le moins polymorphe, consubstantielle à l'individualisation des carrières de vie, pourrait en partie éclairer la question du mode d'appréhension de « la » jeunesse : en effet, le jeu des rôles ne permettant jamais d'isoler complètement ce qui serait de l'ordre d'un centre de l'expérience, il devient difficile

de raisonner à partir de catégories unifiantes rendant compte de comportements communs (« jeunes travailleurs », « jeunes immigrés », « jeunes banlieusards », « jeunes bourgeois »...). Qui plus est, cette singularisation induit une dynamique, une instabilité (qui peut prendre la figure du jeu, du papillonnage, de l'expérimentation mais aussi de l'angoisse) tendant à accroître la réversibilité des rôles : ainsi, paradoxalement, un jeune pourra successivement et (ou) synchroniquement apparaître au chercheur comme « chômeur », « artiste », « jeune délinquant », « jeune », « étudiant », tout en se définissant comme sujet singulier de son (ses) expérience(s). Mais, compte tenu de cette même singularisation, nous pouvons aussi comprendre que le recours, par les individus eux-mêmes, à la catégorie « jeunes » (au sens d'une jeunesse « unifiée », d'une identité collective homogène) puisse être en certaines occasions une identité revendiquée et ainsi mise en scène sur la place publique², et cela notamment lorsqu'il s'agit de situations conflictuelles (avec l'État ou les institutions) où le recours à un « nous » fort s'impose : cette identité collective est alors plutôt réactionnelle, coquille habituellement vide ou spectre mobilisable transcendant aussi bien les « jeunesses » que les « jeunes ». Dans ce sens « la » jeunesse n'est effectivement qu'un mot : mais un mot-ressource, un mot-totem, capable en certaines circonstances d'accompagner l'émergence d'un groupe réel ou, du moins, d'en favoriser l'homogénéisation le temps d'un conflit ou d'une revendication. Il y a donc, il me semble, une instrumentalisation de la catégorie « jeunesse » par les jeunes eux-mêmes, comme s'ils n'étaient au fond pas dupes de cette singularisation des trajectoires et des expériences, de leur irréductibilité, ainsi que de la nécessité

d'apparaître — au moins temporairement — « toutes griffes dehors », c'est-à-dire stratégiquement unis face aux pouvoirs qui légifèrent ou prennent des décisions en leur nom³, et légitimés par la couverture que procure cette incarnation collective. « La » jeunesse n'est qu'une des facettes sous lesquelles « les » jeunes se manifestent.

Cette labilité et cette puissance du polymorphisme, cette mobilité mentale, nous les retrouvons également à l'œuvre dans l'émergence d'autres formes ou figures du « nous » qui, bien qu'elles ne mettent pas en avant ni en jeu l'identité collective « jeunesse », illustrent pourtant la filiation entre l'individualisation croissante des biographies et ce que d'aucuns ont appelé la socialité affectuelle. Ainsi, qu'il s'agisse des *rave parties*, des jeux de rôles, de certaines formes collectives d'errance (*Traveller's*), des bandes ou de collectifs d'artistes, l'émergence de formes communautaires d'être-ensemble auxquelles les jeunes prennent part n'est plus à nier (Maffesoli, 1988). Ni d'ailleurs leur dynamique propre caractérisée par une interaction constante entre individu et communauté, fusion et dissociation, imitation et singularisation. Cette recherche de relations fusionnelles, ce goût pour l'émotionnel vécu collectivement semblent bel et bien motivés par le fait de sentir la force de l'identification sociale sans pour autant en subir le contrôle (Bajoit et Franssen). Ce besoin d'appui social n'est pourtant que rarement permanent : souvent éphémère, tout au plus périodique, il n'engage à un dépouillement — ou devrais-je dire un « oubli » — de la singularité que de manière temporaire et contextualisée. Ce dépouillement, notons-le, concerne d'ailleurs avant tout les oripeaux de l'identité sociale (Schehr, 1995). Le « quant à soi » n'est donc jamais vraiment menacé par ce nouveau tribalisme : les jeunes peuvent se

54

fondre dans un ailleurs, tutoyer des mondes et des lieux, jouir d'un « nous », tout en se préservant des portes de sortie. Le « nous » est donc partie prenante du polymorphisme — comme identité parmi d'autres, comme possibilité — et l'assignation à la communauté ne peut être de ce point de vue que volontaire et éphémère. S'il fallait résumer d'un trait les changements qui affectent l'identité, telle qu'elle se dessine en tous cas chez les jeunes, nous pourrions dire que les formes multiples et contradictoires de socialisation dans lesquelles ceux-ci évoluent ont pour conséquence de la rendre réticulaire et situationnelle : l'identité ne préexiste plus aux expériences, elle se construit désormais plus qu'elle ne s'hérite et n'est plus insensible à la flèche du temps.

Un mode d'agir caractérisé par l'expérimentation et la recherche de sociabilités discursives

Si la multiplication et l'entre-croisement des mondes sociaux n'est pas sans conséquence pour l'agencement des formes de socialisation, la construction identitaire, la subjectivité et le mode de « gestion » des appartenances par les jeunes, il en est de même pour les formes du « faire » et de l'agir. Ainsi, lors de mon travail de terrain sur les modes de vie des jeunes

chômeurs, je me suis trouvé confronté à la difficulté de rendre compte des activités et des pratiques qui parsèment leur quotidien. En effet, non seulement il s'agissait pour moi de les « suivre » dans leurs périples singuliers, et donc d'appréhender les mondes qu'ils investissent et dans lesquels ils s'investissent, mais surtout il fallait faire état des « projets » censés englober leurs pratiques et activités, ou tout au moins leur donner une cohérence et un sens. Or, la notion même de projet m'a rapidement paru insuffisante pour décrire et qualifier certaines pratiques récurrentes, mais néanmoins importantes aux yeux de ces jeunes, dont le plus petit dénominateur commun était l'aspect éphémère et non cristallisé (Schehr, 1999 : 189-194). Plutôt que de se borner à stigmatiser cette absence de cohérence et de se focaliser sur le degré de formalisation des activités, il s'agissait donc d'essayer d'en comprendre la portée et le sens. Et c'est sur ce point que ma recherche a croisé celles d'autres chercheurs confrontés à cette forme particulière d'agir où le flou et l'expérimentation ont une place centrale, où l'activisme peut se déployer sans être borné par l'horizon d'un projet, ce qui donne à penser que cette manière de faire est transversale au milieu étudié. Ainsi, dans sa recherche sur les jeunes salariés allemands, Zoll a mis en évidence le fait que ceux-ci veulent avant tout « essayer » et « expérimenter », c'est-à-dire ne pas s'enfermer définitivement dans une activité sans avoir quelque peu « baroudé » au préalable, ce qui suppose la multiplication des pratiques et des activités (Zoll, 1993 : 93). De même, Cingolani, dans sa recherche sur les précaires (1986 : 72-73), insiste sur le fait que certains d'entre eux ne se réalisent que dans et par la multiplication des expérimentations hors-travail, voire

pour certains dans une recherche de soi au-delà de tout ce qui serait de l'ordre d'un faire ou d'un créer (l'œuvre au sens d'Arendt). Dans son ouvrage *La Ville intervalle*, où ce mode d'agir apparaît comme une constante, Roulleau-Berger voit dans cette quête du changement pour le changement un refus de l'enfermement et de l'immobilisme ainsi qu'une tentative de préservation des singularités (1991 : 95). Nous percevons d'ailleurs les accointances de ce comportement avec le refus des assignations et le nomadisme identitaire puisque la multiplication des expériences, la pluriactivité supposent bien un jeu avec les rôles sociaux. L'expérimentation ne serait-elle pas également le pendant de l'individualisation ? Tout porte à croire, en tous cas, qu'à défaut d'être à leur origine, la différenciation sociale joue un rôle majeur dans l'épanouissement de ces attitudes, « offrant », si je puis dire, potentiellement à l'individu contemporain des possibilités non négligeables d'affiliations, d'écarts, de soustractions, de compensations, c'est-à-dire aussi d'actions et de marge de manœuvre. À l'inverse, la pluralité des mondes sociaux n'est pas sans accroître concomitamment les risques potentiels d'exclusions, puisque l'appartenance ou la non-appartenance se joue désormais ensemble social par ensemble social, sans que les exclusions ou les inclusions soient nécessairement corrélées entre elles. Mais il s'agit là d'un autre débat qui mériterait de plus amples développements (Stichweh, 1998). Ce qu'il est important de garder à l'esprit pour la question de la jeunesse, c'est non seulement que cette expérimentation permet aux jeunes d'éviter l'enfermement mais aussi qu'elle peut leur servir de ressource en termes d'appartenance, de légitimation des compétences, de sociabilités. Retenons en tous cas que le

contexte de l'expérimentation dont ces recherches sont l'écho est bien un polycontexte.

Cette hétérogénéité des expériences permet d'entretenir par contraste l'intensité de la vie quotidienne, en faisant rupture avec les habitudes et en protégeant de l'ennui potentiel. Autrement dit, l'expérimentation influe sur le rythme de la vie quotidienne puisqu'elle réintroduit des temps « vécus » et bouleverse la rectilinéarité de la perspective temporelle. L'opposition travail-loisirs semble par exemple être interprétée différemment par les jeunes, c'est-à-dire non sur le mode de la dichotomie mais à la faveur d'une variabilité générale : les biographies laissent ainsi percevoir de plus en plus des moratoires, des pauses, des discontinuités, traduisant des investissements multiples (Zoll, 1993 : 124; Sue, 1994 : 293). Sur le plan temporel, le cours de la vie serait désormais subjectivement « désinstitutionnalisé » ; le développement de la précarité et du travail à temps partiel renforce considérablement cette tendance ; et le travail peut de moins en moins être le fil conducteur des biographies (Offe, 1986). La désacralisation de la temporalité dominante (Sue, 1994) accompagne et nourrit la fragmentation des expériences, laissant place à des régimes temporels hétérogènes où les sociabilités jouent un rôle non négligeable (Grell, 1990). Cela se traduit notamment chez les jeunes par la revendication d'un « temps pour soi », c'est-à-dire d'une singularisation-personnalisation des temporalités liant l'idée de « réalisation de soi » à celle de leur réappropriation (Grell et Wery, 1993). La « réalisation de soi », il faut avant tout la comprendre comme réalisation de soi « ici et maintenant », le présent ne trouvant plus sa justification par rapport à un futur préconfiguré mais se voyant au contraire revitalisé par la multi-

plication des expériences : « le processus d'autoréalisation a lieu "ici et maintenant". Son ajournement est impossible. *Gratification can't be delayed!* Or, parallèlement, ce processus ne pouvant être clos, l'action présente doit rester ouverte sur l'avenir et non pas verrouiller le présent. Mais il ne doit ni envahir, ni détruire ce présent. Ainsi le temps a-t-il de nouveau un caractère dynamique, irrégulier et rythmique » (Zoll, 1993 : 132).

Ne faudrait-il pas dès lors évoquer à propos de cette forme d'agir quelque chose de l'ordre d'un vagabondage ? Vagabondage qu'il est d'ailleurs possible d'entendre aussi bien comme expérimentation que comme errance spatiale, décontraction par rapport au temps, propension à la mobilité mentale ou, comme nous le verrons, ouverture et disponibilité aux rencontres. Cette image du vagabond fait d'ailleurs écho à distance à celle du *hobo* décrit au début du siècle par N. Anderson et à sa mentalité, qu'il qualifiait de *wanderlust* : « l'expression *wanderlust* désigne l'aspiration à de nouvelles expériences. C'est le désir ardent de voir de nouveaux paysages, de vivre le frisson de nouvelles sensations, d'affronter de nouvelles situations, et de connaître la liberté et le vertige d'être un étranger » (Anderson, 1993 : 106). Plus près de nous, ce mode d'agir est à rapprocher de ce que Roulleau-Berger appelle des « cultures de l'aléatoire », que l'on peut considérer comme des formalisations ou des traductions d'un véritable nomadisme contemporain. Ces cultures, soumises à des fluctuations et à des reconstructions permanentes de la part des jeunes, auraient pour fondements l'incertitude comme mode de vie et la non-appartenance à un espace social bien défini (Roulleau-Berger, 1991). Cette notion, outre qu'elle permet de qualifier certaines valeurs, représentations et autres

manières de faire, a l'avantage de questionner ce qu'il reste des cultures de la stabilité (dans le couple, le travail, les sociabilités, le temps...), c'est-à-dire de poser la question de leur légitimité au regard de nouveaux modes de vie. De plus, cette insistance sur la façon dont les jeunes se composent aujourd'hui des cultures à partir d'un contexte marqué par la fragmentation du social, le chômage et la déliquescence des formes classiques d'emploi permet d'éviter le recours systématique aux figures de l'anomie et à leurs avatars (l'exclu, le galérien), et donc d'esquiver le regard stigmatisant, en soulignant ce qu'il en est de l'émergence de nouvelles normes de comportement et de conduite, y compris chez ceux dont on hypostasie les déficits. Elle nous rappelle en tous cas que « la » jeunesse n'est pas que « maux », que des ressources et des compétences font parfois contrepoids aux manques et autres handicaps dont on l'affuble si souvent du point de vue des cultures de la stabilité. L'expérimentation comme mode d'être et d'agir serait sous cet angle un fait générationnel accompagnant les mutations en cours, dont nous ne mesurons pas encore les possibilités dans le temps d'extension ou de capillarisation à d'autres groupes sociaux.

À partir de ce point de vue, il est possible d'amender ou de compléter l'énoncé de Galland sur l'expérimentation, qui fait de ce mode d'agir une expérience commune à toutes « les » jeunesse, à tous les « jeunes » : « La jeunesse se définit aujourd'hui de plus en plus comme une phase d'expérimentation au-delà de la prise en charge de ces deux instances de socialisation que sont la famille et l'école » (Galland, 1997 : 118). Mais pourquoi parler de « phase », c'est-à-dire d'une période au temps non déterminé, mais bornée, ayant un terme, sachant que les étapes frontières du

56

passage à la vie adulte que constituent l'établissement professionnel et la fondation d'une famille sont de plus en plus retardées (Galland, 1991)? Est-on bien sûr que ces indicateurs signifient encore symboliquement et pratiquement quelque chose à l'heure de la flexibilité générale? La précarité, dont la figure idéal-typique est encore pour le moment un «jeune», commence à toucher massivement d'autres groupes sociaux: les «précaires» de 35 ou 40 ans ne sont en effet plus des cas rares ou isolés. Ne pourrait-on pas alors se demander si dorénavant cette expérimentation ne va pas être partie intégrante de nombre de modes de vie, et cela au-delà même d'une phase de transition ou d'un effet d'âge? Aucune étude ne permet pour le moment d'apporter l'ombre d'une réponse. Cependant, à défaut d'avancer par certitudes, nous pourrions nous interroger en retour sur la définition de «la» jeunesse: en effet, dès lors qu'elle se généraliserait, n'y a-t-il pas quelque paradoxe à faire de cette période d'expérimentation un point commun à tous les jeunes? De plus, cette expérimentation impliquant une singularisation des expériences, celle-ci peut alors faire office tout aussi bien de dénominateur commun que d'instance de démarcation mettant en avant les irréductibilités. L'idée d'une dissolution de la catégorie «jeunesse»

(par l'extension de la période d'expérimentation et par la différenciation qu'elle induit) ne laisse alors de place qu'au «jeune», «sujet» de ses expériences: «il n'y a pas une "condition jeune", il n'y a que des situations vécues individuellement et rapportées aux circonstances particulières d'un parcours personnel. La fragmentation de leurs trajectoires scolaires, sociales et professionnelles laisse souvent les jeunes isolés face aux institutions sociales» (Bajoit et Franssen, 1995: 246). Comme le rappelle Lapeyronnie (1994: 248), cette dissolution de la jeunesse est donc bien à entendre comme celle d'une «catégorie spécifique définie par des processus de socialisation» qui lui seraient propres.

Un autre point doit être pris en compte, ce que Zoll a appelé «l'attitude communicationnelle» des jeunes. Ainsi, les jeunes «d'aujourd'hui» auraient tendance, bien plus que leurs aînés, à tisser des liens sociaux par la parole, l'échange verbal, le bavardage: cela se traduit non seulement dans les «emplois du temps», par l'importance accordée aux rencontres, aux visites mutuelles, à la fréquentation des bars et autres cafés, aux «petites bouffes» entre amis ou aux «sociabilités cannabiques», mais aussi par une disponibilité et une ouverture à l'autre (l'autre comme expérience). Cette attitude, que Zoll qualifie d'éthique discursive, serait surtout motivée par le désir de rompre avec un isolement potentiel, voire serait une réponse à un manque de relations réel ou fantasmatique (Zoll, 1993: 49), que nous pouvons comprendre comme une réaction à l'individualisation croissante des carrières de vie propre aux sociétés hautement différenciées (*ibid.*: 157). Ce désir de communication serait d'ailleurs si fondamental qu'il primerait, en situation de travail, sur la nature et

le contenu du travail lui-même. D'où l'insistance, dans les récits que les jeunes font de leur vie, sur la notion «d'ambiance», qui semble être le critère principal quant aux jugements qu'ils opèrent sur leur travail⁴. Il s'agirait là, en somme, d'une sorte de compromis subjectif: l'autoréalisation n'étant que rarement possible dans le travail réel, les jeunes essaieraient de faire de ce temps de présence un «bon moment». Comme le rappelle Zoll, «quitte à se plier à l'inéluctable, autant s'amuser et discuter avec ses collègues». Cela revient aussi à laisser entendre que le contenu de la communication serait secondaire par rapport à la communication en soi (*ibid.*: 50-51). Pourtant, les formes de communication sont généralement doubles: «Nous constatons, d'une part, que la communication, "confronter ses idées", est une affaire sérieuse, et, d'autre part, qu'il s'agit aussi de discuter au sens de bavarder, ce qui implique un moment ludique» (Zoll, 1993: 51). Pour l'auteur, la forme de sociabilité qui se développe chez les jeunes a donc sa base dans la communication: elle ne part pas d'un «avoir» commun pioché dans un monde vécu, mais doit au contraire le créer ou le réinventer. Cela suppose recherches, essais et expérimentations diverses. Il s'agit d'une nécessité, dans un contexte marqué par la singularisation des expériences: «parce que c'est devenu difficile d'avoir simplement des rapports sociaux, parce qu'ils doivent être créés par la communication verbale, cette possibilité revêt une importance capitale» (*ibid.*: 57). On comprendra alors que les sociabilités ne soient plus définissables par leur correspondance avec un ensemble de normes institutionnelles, ni appréhendables à l'aune de l'unité (Lapeyronnie, 1994: 245). Au contraire, elles se détacheraient désormais du processus de socialisation, en

prenant la forme « d'une multiplicité nébuleuse de différences, d'une contexture relationnelle molle et lâche, plutôt que la forme d'une solidarité et d'une robuste unité ». Aux sociabilités de la tradition et de la conformation (famille, voisinage, relations de travail) s'opposeraient les sociabilités électives et les agrégations constellaires « de ceux qui ne reconnaissent plus les rôles » (Cingolani, 1994 : 255). Il s'agirait en somme pour les jeunes de désinstituer le lien social pour lui opposer le lien interindividuel ou la communauté affectuelle. Nous passerions ainsi d'un mode de grégarité où les sociabilités se structureraient à partir de liens inconscients et conditionnés (institués) à un autre, où elles se structureraient de plus en plus à partir de liens conscients et intentionnels, à négocier et à construire dans les interactions sociales (Bajoit et Franssen, 1995 : 212). Ces sociabilités discursives sont donc sous-tendues par une éthique communicationnelle, « nouvelle » culture qui n'est pas sans rapport avec le refus des assignations : « dans cette nouvelle culture, tout serait objet de critique. Chaque décision devant être légitimée par un processus communicationnel : dès lors, l'autorité issue de la hiérarchie ou de la tradition serait refusée au profit de la crédibilité et de l'authenticité. Ces attitudes font aussi prévaloir les qualités humaines au détriment des rôles sociaux » (Zoll, 1993 : 195). La quête de l'authenticité, au-delà de toutes formes de conventions, fait ainsi figure d'horizon aux rencontres : en deçà des différences sociales faisant écran à la communication ou la déformant, il s'agirait d'atteindre le niveau des différences individuelles, des différences humaines, et de les envisager comme principes d'une autre forme de communauté où le rapport à l'autre n'est pas « déjà socialement codé » (de percevoir la

singularité au-delà des différences sociales) (Cingolani, 1994 : 256). En somme, le binôme « valorisation de la subjectivité-respect de la personne » (Lapeyronnie) trouverait sa source dans ces tentatives de dégagement et d'extraction des rapports sociaux et des logiques sociales. De plus, cette quête de l'authenticité peut être mise en relation avec la labilité des liens et le jeu toujours possible des affiliations multiples. Pour Bajoit et Franssen, vivre des relations sincères, intenses et authentiques (selon le cahier des charges des sociabilités « jeunes ») implique que celles-ci soient libres et donc, par conséquent, qu'elles ne peuvent en elles-mêmes rien garantir de durable quant à la relation puisqu'elles peuvent être remises en cause « librement » de part et d'autre. Choisir le durable, c'est accepter les compromis et les négociations, c'est aussi risquer la banalisation et la routine. Au contraire, choisir l'authenticité, c'est accepter une part de précarité et être menacé par la solitude (Bajoit et Franssen, 1995 : 131). L'expérimentation et l'agir communicationnel, le rôle important dévolu aux sociabilités et aux rencontres sont donc des symptômes des modes contemporains de construction du lien social. Dans un contexte marqué par la pluralité des mondes sociaux et la singularisation des expériences, les sociabilités vécues et construites par les jeunes sont un indicateur précieux quant à la manière dont se négocie et se bâtit désormais l'appartenance. Ainsi, l'insistance sur l'authenticité comme absolu et finalité nous alerte sur de « nouvelles » formes de mixité sociale recherchées par les jeunes au-delà des rôles prescrits, qui permettraient d'assurer au niveau des sociabilités ce qui serait de l'ordre d'un fil conducteur biographique, liant — au gré des rencontres — les expériences et les contextes.



Conclusion

Cette analyse des modes d'être et d'agir permet de rendre compte d'une certaine « dissolution » de « la » jeunesse en insistant sur les conséquences subjectives et pratiques de la différenciation sociale. Eu égard à la pertinence de notre mode d'appréhension et de catégorisation du phénomène, la dissolution souligne ici l'individualisation des parcours et des carrières de vie, en deçà ou au-delà des effets d'âge, de sexe, de classe, permettant habituellement de discerner et d'identifier « une » ou « des » jeunesse(s). Résultante d'une socialisation multiple et contradictoire, cette individualisation ne nous permet plus d'isoler ce qui serait un centre de l'expérience sociale, point commun à partir duquel nous pourrions établir des catégories homogènes ou unifiantes. Tout au plus, doit être souligné l'aspect générationnel de certains de ces changements, puisque les jeunes sont les premiers touchés par certaines mutations affectant la sphère de la production (déliquescence des formes classiques d'emploi, accroissement des échanges) ou la sphère des techniques (développement de l'immatériel). Prenant acte d'un certain polymorphisme identitaire, du jeu toujours possible des affiliations et des désaffiliations et de l'agir qui

58

en découle, il nous faut peut-être désormais faire le deuil de « la » jeunesse afin d'appréhender les identités sous lesquelles « les » jeunes apparaissent ainsi que les comportements qui les révèlent. Toutefois, certains modes d'être et d'agir ne leur seront peut-être pas longtemps spécifiques, étant donné qu'ils sont susceptibles de se capillariser dans le temps.

Sébastien Schehr
Université de Toulouse Le Mirail

Notes

¹ « Ce croisement de classes, de façon que toujours il en naisse de nouvelles, d'après de nouveaux points de vue, qui groupent dans un même ensemble ce qui appartenait à des sphères étrangères, ce croisement a les conséquences les plus importantes. Appartenir à l'une d'elles laisse encore à l'individualité un large champ d'action, mais plus les groupes deviennent nombreux, plus ils deviennent rares ; il est invraisemblable que d'autres personnes fassent encore de semblables combinaisons et que cette multitude de cercles se touchent encore une fois en un point. La personnalité s'abandonne dans le cercle social et se perd en lui pour ressaisir ensuite sa manière d'être propre par le croisement des circonférences sociales. »

² Notons que cette mise en scène est constante chez les politiques et les institutions, ainsi que du côté des médias et des marchands : l'instrumentalisation-construction d'une certaine représentation de « la » jeunesse à des fins de pouvoir ou de profits revient toutefois à tendre à celle-ci un miroir à géométrie variable, selon les inté-

rêts de chacun. En effet, la publicité intègre bien l'individualisation-singularisation, mais pour la noyer dans la figure du consommateur. Les politiques, au contraire, visent à l'adhésion-participation-mobilisation en vue de leurs objectifs et tentent ainsi de limiter le jeu identitaire, dont ils perçoivent les potentialités « libératrices », en agitant la figure du sauvageon, celui qu'il ne faut pas être.

³ On pourrait évoquer ici les manifestations lycéennes ou étudiantes, mais aussi, de plus en plus, les « émeutes » urbaines. J'ai également observé ce type opportuniste d'instrumentalisation-réappropriation de la catégorie « jeunesse » dans les rapports entre des associations culturelles ou artistiques, des collectifs de « jeunes » et les pouvoirs publics d'une grande ville, à l'occasion de négociations et (ou) de conflits portant sur l'attribution de subventions ou la mise à disposition de locaux ou d'espaces gérés de façon autonome. L'on peut trouver un écho à ces attitudes dans les travaux de L. Roulleau-Berger sur les friches industrielles et les jeunes qui les investissent.

⁴ Je renvoie là pour quelques illustrations aux récits réalisés lors de ma recherche sur les jeunes chômeurs et précaires.

Bibliographie

- ANDERSON, N. 1993. *Le Hobo : sociologie du sans-abri*. Paris, Nathan.
- BAJOIT, G., et A. FRANSSEN. 1995. *Les Jeunes dans la compétition culturelle*. Paris, PUF.
- CINGOLANI, P. 1986. *L'Exil du précaire*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- CINGOLANI, P. 1994. « Précarité et sociabilité », dans G. MAUGER, dir. *Jeunesses et société*. Paris, Armand Colin.
- DEMAZIÈRE, D. 1992. *Le Chômage en crise ? La négociation des identités des chômeurs de longue durée*. Lille, Presses universitaires de Lille.
- DUCLOS, D. 1993. *De la civilité. Comment les sociétés apprivoisent la puissance*. Paris, La Découverte.
- ERBES-SEGUIN, S. 1988. *Le Travail dans la société, bilan de la sociologie du travail*. Tome II. Grenoble, PUG.
- GALLAND, O. 1991. *Sociologie de la jeunesse*. Paris, Armand Colin.
- GALLAND, O. 1996. *Les Jeunes*. Paris, La Découverte.
- GRELL, P. 1990. « Temporalités et banlieue du travail salarié », *Société*, Paris, Masson, 30 : 39-50.
- GRELL, P., et A. WERY. 1993. *Héros obscurs de la précarité*. Paris, L'Harmattan.
- LAGRÉE, J. C., et P. LEW FAI. 1989. *Jeunes et chômeurs*. Paris, Presses du CNRS.
- LAHIRE, B. 1998. *L'Homme pluriel*. Paris, Nathan.
- LAPEYRONNIE, D. 1994. « Forme de sociabilité et d'appartenance », dans G. MAUGER, dir. *Jeunesses et société*. Paris, Armand Colin : 242-248.
- MAFFESOLI, M. 1988. *Le Temps des tribus*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- MAFFESOLI, M. 1994. *Au creux des apparences*. Paris, Grasset.
- MAUGER, G. dir. 1994. *Jeunesses et société*. Paris, Armand Colin.
- OFFE, C. 1985. « Le travail comme catégorie de la sociologie », *Les Temps modernes*, 466 : 2059-2094.
- PARK, R. E. 1952. « The mind of the hobo. Reflections upon relations between mentality and locomotion », *Collected Papers of R.E. Park*, vol. II. New York, Free Press of Glencoe.
- ROULLEAU-BERGER, L. 1991. *La Ville intervalle, jeunes entre centre et banlieue*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- ROULLEAU-BERGER, L. 1991. *Jeunesses et cultures de l'aléatoire : de l'emploi précaire à la socialisation professionnelle*. Lyon, Rapport GLYSI no 1/91, Convention ADRESS/MIRE no 348/89.
- SCHEHR, S. 1995. « L'errance comme bulletin de vote », *Futur antérieur*, 28 : 97-106.
- SCHEHR, S. 1999. *La Vie quotidienne des jeunes chômeurs*. Paris, PUF.
- SCHEHR, S. 2000. « Entre exil et fusion : la rencontre paradoxale », dans L. GOLDSZTAUB et T. GOGUEL D'ALLONDANS, dir. *La Rencontre*. Strasbourg, Arcanes : 141-151.
- SIMMEL, G. 1981. *Sociologie et épistémologie*. Paris, PUF.
- STICHWEH, R. 1998. « Insertion/exclusion et la théorie de la société mondialisée », *Sociétés*, 61 : 56-64.
- SUE, R. 1994. *Temps et ordre social*. Paris, PUF.
- VIRNO, P. 1991. *Opportunisme, cynisme et peur : ambivalence du désenchantement*. Paris, L'Éclat.
- ZOLL, R. 1993. *Nouvel Individualisme et solidarité quotidienne*. Paris, Kimé.